

Intervention



L'activité artistique : notes sociologiques

Guy Durand

Volume 1, numéro 1, mars 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57256ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Durand, G. (1978). L'activité artistique : notes sociologiques. *Intervention*, 1(1), 18–19.

L'activité artistique

notes sociologiques:



Cet article s'organise autour d'une idée qui ressemble à un préjugé: je suis d'avis que l'activité artistique qui se fait ailleurs que dans les institutions culturelles reconnues (Musée, galerie d'art, école des Beaux-Arts etc) est socialement plus valable.

Je propose donc une distance de la pensée. Distance vis-à-vis des discours continuellement axés sur les activités artistiques officielles. Il ne s'agit pas de les nier puisqu'ils participent de l'organisation de cet univers, mais de se les retraduire à propos de notre temps de vie quotidien.

Il faut chercher à comprendre les fondements --économiques, idéologiques-- de la production des paroles sur une pratique du sens, et montrer la distance sociologique qui les sépare (celles qui opposent, par exemple, l'expert et l'exécutant, l'érudit et le profane etc). Mettre en évidence ce qui différencie l'Art de l'Histoire analysée de l'Art.

Il ne s'agit pas là de l'idée transformée en thème d'étude: il importe encore de la plonger parmi nos impressions immédiates provoquées par notre environnement ambiant. Bref extirper le plaisir et le savoir au sujet des manifestations artistiques hors des lieux où on les reconnaît. Un peu plus de vécu et un peu moins de poussières phraséologiques!

A n'en pas douter un comportement et une appréhension de ce qu'est l'art s'y cache: examiner notre rapport avec les objets picturaux, architecturaux, aménagistes qui nous entourent. Non plus un accéléré de diapositives commentées dans un quelconque séminaire!

En définitive, je parle d'un point de départ d'où on tentera de rendre sensible et intelligible notre milieu de vie culturelle, au point de s'ouvrir sur tout le corps social lui-même.

Quel est-il ce fameux point initial, ce roseau pensant dirait Pascal? Chacun de nous pardieu!

Et oui, enthousiasme et énergie à mettre en branle bien avant que le diplôme nous l'autorise ou que les cheveux nous tombent.

Pas de quartier pour l'art? Et pourquoi pas l'art du quartier? En ce qui me concerne, je vis présentement dans ce que l'on appelle le quartier St-Jean Baptiste à Québec; j'y déambule et fréquente mes amis, j'y consomme ses denrées et sa culture. Ce qui m'amène à poser la question suivante: les habitudes de vie du quartier St-Jean Baptiste modèlent-elles une communauté d'appartenance ou simplement un style de consommation. Ce quartier de la haute-ville, sorte de prolongation du Vieux-Québec coïncée entre les tours de touristes et de bureaucrates, la falaise et les plaines et qui s'évanouit indistinctement vers la bourgeoisie "Des Braves", n'est toutefois pas habité par une population homogène. Ecarts d'âge, des occupations, alors que se côtoient étudiants et professionnels, retraités et "freaks", robineux et madames respectables etc.. Se peut-il qu'une certaine manière de faire, de sentir et de penser la quotidienneté s'y façonne? Quelles différences perceptibles démarqueraient ce quartier d'avec eux de la Basse-Ville. Des banlieux, du quartier-Latin? Quelques indices nous font penser à une certaine particularité. Une constante se dégage: St-Jean Baptiste décrit un espace social rempli de lieux de contradictions en ce qui a trait à la consommation culturelle. J'avance l'hypothèse que cet agrégat sécrète les ferments d'un projet du quotidien différent. Si je parle de projet, cela signifie que les jeux ne sont pas faits, ils se font ou se défont par et dans les contradictions présentes.

Ce qui se passe dans St-Jean Baptiste témoigne de luttes et aussi de résistances

face au changement.

C'est ainsi que l'église, symbole massif d'un rite de moins en moins suivi, fait salle comble autant pour les bingos que pour ces jeunes écoutant "religieusement" les grandes orgues. Sur la rue St-Jean, ont pignon sur rue des galeries d'art à la survie précaire parce qu'en marge du Musée sur les plaines ou des galeries commerciales.

Ce milieu de vie comprend encore ces petits groupes - comme la coopérative d'habitation du faubourg, le mouvement St-Gabriel - qui luttent pour la rénovation de l'habitat à l'ombre des grands "complexes" de la bureaucratie et des hôtels. Quartier sans ruelle qui pousse les mères à exiger un peu de verdure pour leurs bambins respirant le gas des automobiles. Quartier où les services d'une garderie sont toujours menacés et où les personnes âgées ont besoin de logements intégrés (ex. le type déjà illustré par les maquettes des étudiants en architecture de l'université Laval).

Mais tous ces projets d'actions sur l'environnement se heurtent aux politiques du capital, que ce soit les plans de la mairie ou les pancartes des spéculateurs dont le slogan se retrouve dans presque toutes les rues: "A Vendre"!

Cependant, la vie bourdonnante du quartier ne se limite pas aux seuls débats et activités des institutions en place et de celles des groupes de pressions, elle s'articule encore à partir de la séduction mercantile des boutiques de type artisanat versus celles des marchandises manufacturées de la "Place". On n'a qu'à penser à l'écran du "Cartier" qui vend un imaginaire fantastique en pellicule au travers du réseau des marchands de fleurs, des cafés et des brasseries et bars.

Je suis d'avis que l'esthétique et l'activité artistique produites dans ce milieu et parmi ces habitudes de vie incitent à l'implication, toute aussi critique que celle face à la culture dominante.

Au travers des toiles dans les cafés, des films, des objets artisanaux, des pièces théâtrales, des rythmes musicaux enfumés et au goût de bière des bars, des sérigraphies chez ARG, des expositions chez Bécot, des grafitis sur les murs, de la lutte pour l'harmonie architecturale des maisons, de la fête non-officielle sur la rue St-Jean hors du Festival d'été, des conversations, une critique demande à naître.

Quartier de consommation certes, mais aussi d'une lucidité certaine; d'un projet de reprise en main de son vécu environnant. Une tentative de désaliénation (?) du quotidien mais combien fragile face aux institutions du pouvoir. Car il faut comprendre que la distance à exercer vis-à-vis les discours sur l'art ne signifie pas pour autant l'acceptation béate de ce qui se produit actuellement autour de nous, pas plus qu'il ne s'agit d'accepter les taudis ou le mensonge.

Guy Durand
Octobre 1977

